

La conception linguistique de Charles de Brosses (Histoire des théories linguistiques)¹

Rozalija ŠOR

«Au XVIII^{ème} siècle on se préparait à la révolution, et on comprenait bien l'importance du côté social même dans la question de l'origine du langage...»²

(N. Marr: Postface au t. III de la série *Recueil japhétique* [*Jafetičeskij sbornik*])³.

L'histoire officielle de la linguistique ignore habituellement les recherches en sciences du langage de la France prérévolutionnaire du XVIII^{ème} siècle⁴. Ce manque d'attention n'a rien de surprenant: l'attitude envers ce type de recherches est conditionnée par toute l'évolution future de la linguistique, que ce soit au moment de sa constitution comme science autonome, ou plus tard.

«Au XVIII^{ème} siècle, rappelle N. Marr, on se préparait à la révolution, et on comprenait bien l'importance du côté social même dans la question de l'origine du langage. Au XIX^{ème}, [en revanche,] la formation de la science du langage a coïncidé, d'un côté, avec le développement des sciences naturelles, ce qui a donné lieu à la théorie psychophysique de l'origine du langage, et de l'autre, avec le Romantisme, caractéristique de la réaction sociale, des classes dominantes, et des mouvements nationaux de l'époque»⁵.

¹ Publication originale (sous le titre «Lingvističeskaja koncepcija Šarlja de-Brossa [Iz istorii lingvističeskix učenij]») in Sergievskij M.V., Ušakov D.N., Šor R.O. (éd.), *Sbornik statej po jazykovedeniju*, t. 5. Moskva: Moskovskij gosudarstvennyj institut istorii, filosofii i literatury, 1939, p. 250-264.

² En français dans l'original. – *Note des éditeurs*.

³ Les *Recueils japhétiques* [*Jafetičeskije sborniki*] sont une série non périodique de travaux marristes. Le tome III date de 1925. – *Note du traducteur*.

⁴ Ainsi V. Thomsen, dans sa *Sprogvidenskabens historie* (1902) ne donne aucun fait, ne cite aucun nom, ignorant jusqu'à Rousseau. Holger Pedersen dans le chapitre introductif de sa *Linguistic Science in the XIX Century* (1931) passe lui aussi cette période sous silence. Et même dans la vieille *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie* (1869) de Benfey, qui accorde relativement beaucoup d'attention aux théories linguistiques du XVIII^{ème} siècle, les conceptions des savants français reçoivent un éclairage moins circonstancié et moins pénétrant que, par exemple, celles de leurs contemporains anglais.

⁵ N. Marr: «Postface» au t. III des *Recueils japhétiques*.

Il n'est, par conséquent, pas étonnant que les historiens comparatistes, lorsqu'ils abordent la période précomparative, ou, comme ils l'appellent plus volontiers, «préscientifique» de la linguistique, concentrent leur attention sur les précurseurs de la philosophie romantique du langage, Herder et Monbodo, et sur les travaux descriptifs qui ont contribué à former la méthode comparative: les dictionnaires et catalogues de langues de Pallas, Adelung, Lorenzo Hervás.

Il suffit d'évoquer la remarquable définition que J.-J. Rousseau donne du langage⁶ pour comprendre à quel point ces recherches sont plus proches de notre monde contemporain que toutes les nébuleuses définitions romantiques et métaphysiques des fondateurs de la linguistique historico-comparative⁷. L'aspiration à trouver une solution matérialiste aux problèmes linguistiques fondamentaux, tels que ceux de l'origine et de l'évolution du langage, aspiration qui se trouve au fondement des travaux des penseurs de la France prérévolutionnaire, exige que nous entreprenions un réexamen approfondi de la tradition fallacieuse qui s'est établie dans les jugements qu'on porte sur eux. C'est à un de ces ouvrages à moitié oubliés et souvent tournés en dérision⁸ que nous consacrons ces quelques notes.

Le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* de Charles de Brosses⁹ présente pour le lecteur russe un intérêt supplémentaire. Traduit en russe au début des années 1820¹⁰, il ne pouvait manquer d'exercer une influence certaine au début de la formation de la science linguistique en Russie. Déterminer l'importance et le sens de cette influence est encore du domaine d'investigations futures¹¹. Quelles sont les tâches essentielles que se donne le *Traité*?¹² Les

⁶ «La parole, étant la première institution sociale, ne doit sa forme qu'à des causes naturelles» (J.-J. Rousseau: *Essai sur l'origine des langues*, chap. I).

⁷ Cf., par exemple, *Über den Ursprung der Sprache* de J. Grimm.

⁸ Cf., par exemple, le jugement que porte sur lui Vendryes dans *Le langage*, p. 19. [Joseph Vendryes: *Le langage: introduction linguistique à l'histoire*. Paris: La Renaissance du livre, 1920. – *Note du traducteur*.]

⁹ Charles de Brosses (1709-1777) fut longtemps président du parlement de Bourgogne, c'est pourquoi les chercheurs français l'appellent habituellement «le président de Brosses»; outre ce *Traité* de 1765, il est également l'auteur d'un ouvrage archéologique sur l'*Histoire des navigations*.

¹⁰ *Rassuždenie o mexaničeskom sostave jazykov i fizičeskix načalax ètimologii. Sočinenie Brossa. Perevedeno s francuzskogo Imperatorskoj Rossijskoj Akademii Členom Aleksandrom Nikol'skim i onuju Akademiju izdano. Čast' I. V Sankt-Peterburge. V tipografii Imperatorskoj Rossijskoj Akademii, 1821.* [Traduit du français par Aleksandr Nikol'skij, membre de l'Académie impériale et publié par cette même Académie, 1^{ère} partie. À Saint-Petersbourg, imprimerie de l'Académie impériale, 1821.] La traduction est précédée d'un article d'A. Nikol'skij, donnant un bref aperçu du contenu de l'ouvrage. Toutes les citations se réfèrent à cette traduction. [C'est l'original français de 1765 qui est ici restitué, mais avec les numéros de page de la traduction russe que R. Šor a utilisée. – *Note du traducteur*.]

¹¹ S. Bulič dans *Essai d'histoire de la linguistique en Russie* [*Očerk istorii jazykoznanija v Rossii*] ne donne qu'un bref aperçu du livre (p. 609-610). On peut en tout cas noter une influence directe de la partie de l'ouvrage de de Brosses la plus traditionnelle et la moins heurieuse (les idées de son «Archéologue» [cf. la note suivante. – *Note des éditeurs*.]) sur les

mots *mécanique* et *physique* du titre ont un sens bien précis. Ils témoignent de l'effort de l'auteur pour mettre au jour dans l'évolution et la genèse du langage une loi interne aussi rigoureuse que celles qu'établissent les sciences naturelles. Il s'agit pour lui de dépasser la conception de l'évolution du langage, encore courante à son époque, comme une déviation et une altération à partir d'une norme initiale créée par les «inventeurs du langage»¹³. Enfin, ces deux termes témoignent de son orientation matérialiste pour expliquer l'origine et l'évolution du langage:

«L'homme n'est pas créateur de la matière; obligé d'employer l'organe vocal tel qu'il l'a reçu de la nature, il n'est pas même ici l'artiste de l'instrument dont il se sert: il ne fait donc que donner bien ou mal la forme dont le sujet est susceptible; car c'est la matière qui détermine la forme; c'est dans les propriétés que réside le principe physique et primordial de toute l'opération»¹⁴.

Traduite dans le langage de la philosophie contemporaine, cette thèse de de Brosses constitue une rupture décisive avec la conception idéaliste, théologique et mystique qui prévalait encore chez les meilleurs esprits de l'époque (Vico, Rousseau). Cette thèse implique la reconnaissance du primat de la matière dans la résolution du problème de l'origine du langage: en déclarant que «la nature» est le principe primordial dans la genèse et l'évolution du langage, de Brosses est un représentant convaincu du *matérialisme*¹⁵.

Les lois internes d'évolution du langage sont ainsi, pour de Brosses, propres à la matière elle-même: «L'esprit dérive d'idée en idées [*sic*]; la

considérations étymologiques de l'amiral Šiškov (*Dictionnaire comparé et remarques y afférentes*) [*Sravnitel'nyj slovar' s primečanijami na onyj*], in *Sobranie sočinienij i perevodov admirala Šiškova* [Recueil des œuvres et des traductions de l'amiral Šiškov] (1818/1839).

¹² Le *Traité*, constitué de 278 paragraphes séparés, se décompose de la façon suivante: les § 1 à 27 justifient l'importance [*značenie*] de l'étymologie; les § 27 à 60 sont consacrés à prouver le conditionnement physiologique des sons du langage et la possibilité de créer un «alphabet organique», c'est-à-dire un système de transcription phonétique; les § 61 à 91 exposent une théorie de l'origine du langage; les § 92 à 128 – une théorie de l'origine de l'écriture, que de Brosses tire de la pictographie comme suite du langage visuo-gestuel; les § 129 à 139 – une théorie de l'origine des chiffres; les § 140 à 168 énumèrent les causes de l'évolution et de la divergence des langues originellement proches par leur organisation; les § 169 à 270 tentent de prouver la possibilité de reconstituer le fonds initial du stock lexical du langage humain grâce à l'étude des lois de modification des mots; finalement, les § 271 à 278 établissent le plan d'un «Archéologue, ou Dictionnaire des racines». Nous nous contenterons ici d'exposer les parties proprement linguistiques du *Traité*. [Les numéros indiqués par Šor ne correspondent pas exactement à l'original. – *Note des éditeurs.*]

¹³ La conception platonicienne des «onomatopées» [*nalagateli imen*] se maintient longtemps et obstinément dans la philosophie du langage des Temps nouveaux. Pour expliquer la genèse du langage, c'est à elle que recourent non seulement des humanistes comme Jules César Scaliger, mais également les représentants de la grammaire universelle, comme les auteurs de la Grammaire de Port-Royal. Au XVIII^{ème} siècle encore, un fin penseur comme Harris se contente fort bien d'une allusion aux inventeurs du langage pour en expliquer l'origine.

¹⁴ De Brosses: *Traité...*, t. I, p. 6.

¹⁵ Cf. K. Marx et Fr. Engels: *Izbrannye proizvedenija* [*Œuvres choisies*], t. I, p. 329.

voix, de sons en sons»¹⁶. Pour établir la régularité de ces «dérivations», de Brosses juge nécessaire de soumettre à analyse le mot «par son côté matériel», en mettant au jour les principes d'évolution du mot comme son, d'un côté, et comme concept qu'il désigne de l'autre. Dans les deux cas, il est persuadé qu'on peut trouver «un grand nombre parmi celles-ci, qu'on peut ramener à l'analogie commune, en les examinant, en les décomposant, en repassant sur la piste qui s'est écartée de la route ordinaire»¹⁷. De cette façon, les lois établies par l'analyse doivent être valables pour toutes les langues.

Il pourrait sembler, à première vue, que de Brosses campe sur une position typique de son époque, celle des grammaires générales. Or il n'en est rien: cette ressemblance est trompeuse. Il ne s'agit pas d'un plan unique de construction des langues, qui se donnerait à voir à travers leurs déviations et déformations successives, comme se l'imaginaient les créateurs de la grammaire universelle, une conception dont se gaussait Rousseau¹⁸, mais bien des lois générales d'évolution de toutes les langues, de «l'action nécessaire de la nature, devant être presque semblable dans toutes les langues et dans tous les pays», autrement dit, pour utiliser le langage de la science actuelle, du *processus glottogonique unique*, dont la conception est anticipée chez les esprits les plus audacieux de l'époque¹⁹. La valeur de cette thèse recevra un éclairage particulier si on la compare avec l'affirmation de l'inégalité primordiale des langues dans leur origine comme dans leur évolution, affirmation que ne manque pas de soutenir la philosophie idéaliste du langage non seulement de la fin du XVIII^{ème} siècle mais aussi du début du XIX^{ème} (Monboddo, Fr. Schlegel). De la sorte, reconnaître le primat de la «nature» et de la «matière» sur l'esprit amène de Brosses à soutenir la thèse d'un processus général et unique d'apparition du langage pour l'humanité entière, de lois communes d'évolution de toutes les langues.

Quelles sont ces lois communes? Dans l'évolution du langage sonore on peut, selon de Brosses, découvrir ces lois en mettant au jour dans les langues la couche la plus ancienne d'«embryons» vocaux. Cette opération n'est possible qu'à condition de comprendre correctement comment fonctionne l'évolution du langage.

Toute langue historiquement constituée inclut, comme le note de Brosses avec raison, un nombre considérable d'éléments qu'on ne peut expliquer que par sa tradition historique.

¹⁶ De Brosses: *Traité...*, t. I, p. 22.

¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

¹⁸ De Brosses s'insurge fermement contre cette conception, cf. *ibid.*, t. II, p. 25.

¹⁹ Cf., par exemple, J.-J. Rousseau: *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754.

«La parole et l'écriture sont les instruments de l'esprit; souvent l'ouvrier guide l'instrument; souvent aussi l'instrument guide l'ouvrier, qui aurait opéré d'une tout autre manière s'il eût eu en mains un tel outil au lieu d'un autre»²⁰.

«Les esprits des hommes se sont formés sur les idées de leurs prédécesseurs. C'est ainsi que peu à peu s'est construit l'édifice entier de chaque opinion générale. Car les hommes ne font que porter au tas où les autres avaient fait un amas: rarement font-ils quelque construction nouvelle; et encore n'est-ce la plupart du temps que sur les vieilles ruines d'un ancien édifice»²¹.

Il est bien certain que de Brosses, en tant que penseur matérialiste de la France prérévolutionnaire, ne peut pas ne pas tenir cette position théorique de base sur les lois d'évolution des superstructures, pour parler le langage de la philosophie contemporaine, dans des buts purement polémiques, pour démasquer la scolastique et la théologie dans des estocades qui rappellent la célèbre dénonciation que Bacon fait des «idoles du marché»:

«De là tant de locutions si peu analogues à leur origine, mais pourtant invétérées par l'usage. Disons plus: de là tant d'opinions bizarres, tant d'existences imaginaires, nées de l'empire que les mots usités prennent sur l'esprit humain, qui s'accoutume fort vite et sans réflexion à prendre de simples paroles pour des êtres très effectifs, lors même qu'elles ne signifient rien de réel»²².

«Le langage, dit Michaëlis²³ [dans *De l'influence des opinions sur le langage*], perpétue les erreurs comme les vérités: lorsqu'une fausse opinion s'est glissée, soit dans la dérivation d'un terme, soit dans une phrase entière, elle s'enracine et passe à la postérité la plus reculée; elle devient un préjugé populaire, quelquefois un préjugé savant, pire que le préjugé populaire; et par malheur, il y a des préjugés pires encore que les préjugés savants»²⁴.

Mais la conclusion la plus importante que de Brosses tire de cette thèse est qu'il est impossible de reconstituer les traits de la langue primordiale, ou proto-langue, à partir de quelque langue historiquement attestée que ce soit.

«Y a-t-il une langue primitive? [...] J'ai déjà remarqué, et la chose est évidente en soi, qu'aucune langue connue n'a été formée d'un bloc et tout d'un coup; qu'il n'y a point de langage nouveau qui ne soit l'altération d'un autre plus ancien, précédemment usité; et que toute langue est étendue ou bornée en même proportion que le sont les idées de ceux qui la parlent, et l'exercice qu'ils font de leur esprit. Si, en remontant de degrés en degrés la filiation généalogique des langages, on parvenait à en rapporter toutes les branches à une seule souche ou

²⁰ De Brosses: *Traité...*, t. I, p. 19-20.

²¹ *Ibid.*, p. 48-49.

²² *Ibid.*, p. 19.

²³ Michaëlis est un célèbre sémitologue du XVII^{ème} siècle.

²⁴ De Brosses: *Traité...*, t. I, p. 47-48.

langue primitive, c'est là sans doute qu'il faudrait chercher les véritables racines des mots. Qui la saurait parfaitement verrait avec évidence la cause de l'imposition des noms, laquelle doit être tirée des qualités extérieures des choses. Mais après les révolutions que les éléments, dans une longue suite de siècles, ont causées sur la surface de la terre, révolutions dont il subsiste tant de traces physiques, où chercher cette langue primitive? Il n'est que trop ordinaire aux hommes d'appeler *premier* dans un sens absolu ce qui n'est premier que relativement à l'ordre de leurs connaissances, qui ne s'étendent pas fort loin. [...] On voit bien que toutes les langues orientales sont dérivées les unes des autres²⁵; mais n'est-il pas aisé de faire la même remarque sur les langues européennes des pays méridionaux? Cependant on raisonnerait fort mal dans cinquante siècles si, ne connaissant rien alors au-delà de notre temps moderne, comme cela pourrait absolument arriver, on voulait prouver par là que la langue-mère des dialectes européens [...] est l'unique langue primitive. Quoiqu'il soit constant que l'une des langues orientales est la primitive de toutes les autres du même pays, ce n'est pas à dire que cette vieille langue ne soit elle-même un mélange dérivé de plusieurs autres plus anciennes [...]»²⁶.

Et de conclure:

«On ne trouvera la langue primitive ni dans l'histoire, ni dans les légendes, ni dans les grammaires».

Reconnaissons que, par cette concise formulation, l'auteur du *Traité* a devancé son temps d'un bon demi-siècle: les divagations théologiques sur l'origine de toutes les langues à partir de l'hébreu sont définitivement réfutées et perdent toute force en présence de cette argumentation claire et logique.

Tout en renonçant à rechercher une «langue primitive» historiquement attestée, de Brosses en même temps s'efforce de déterminer les *causes* de l'apparition des «embryons» du langage articulé. Il tente de déduire la forme sonore du langage humain de la théorie du «geste sonore»²⁷; quant à l'origine même du langage, il la met en rapport avec les besoins de la communication²⁸.

²⁵ Cette conception erronée des relations réciproques des «langues orientales», à l'époque encore insuffisamment étudiées, est partagée par de Brosses avec de nombreux penseurs des XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles. Il fallut un intense travail de classification des dictionnaires comparatifs et des «catalogues de langues» de la fin du XVIII^{ème} et du début du XIX^{ème} siècles pour qu'une certaine clarté soit apportée dans cette question.

²⁶ De Brosses: *Traité...*, t. I, p. 179-181.

²⁷ Cf., par exemple, [*ibid.*,] le chap. III et surtout le chap. VI, cf. aussi [le chap.] I, p. 14-16.

²⁸ Cf., en particulier, les passages suivants du chap. IX: «Le premier fond d'une langue est l'ouvrage du peuple et du vulgaire. Il fabrique les termes selon les besoins qu'il en a: *utilitas expressit nomina rerum* (Lucr.)» (*ibid.*, t. II, p. 27). «Le peu de besoin qu'un homme seul a de se faire entendre nuirait fort au progrès du développement de ses organes vocaux, devenus inutiles dans cette position singulière à un être à qui la seule idée des objets suffit, et qui n'a nul besoin de la transmettre à d'autres par la parole» (*ibid.*, p. 8).

À côté des lois d'évolution des «embryons» du langage vocal, de Brosses établit la voie générale de développement de la partie du langage qui concerne le *sens*. Le développement initial de la sémantique, ainsi qu'il ressort de nombre de ses suggestions, est lié directement aux besoins de l'homme primitif, au caractère de sa pensée, aux formes fondamentales de production de cette société primitive. Voir les thèses suivantes du *Traité*:

«La vraie signification propre et physique des mots, les noms appellatifs des objets réels qui ont une existence sensible, y sont antérieurs au sens détourné de ces mêmes mots, au développement prodigieux que la culture du langage a produit dans les mots primitifs, en faisant jeter à leurs racines des branches très étendues et très divergentes. La première règle, la plus simple qu'indique la nature dans la formation des mots est qu'ils soient *vrais*; c'est-à-dire qu'ils représentent la chose nommée, aussi bien qu'il est possible à l'instrument vocal de la représenter»²⁹.

«On voyait les choses de manière simple et directe. On les nommait, autant qu'il était possible, en conséquence de cette manière de les envisager; et selon l'apparence, souvent on n'avait pas tout à fait tort»³⁰.

«Il faut chercher les racines des mots dans les langues des peuples dont les mœurs sont tournées à faire un grand et ancien usage de la chose nommée. On voit ici que les termes simples relatifs à la pêche se trouvent rassemblés chez les peuples septentrionaux qui, faute de blé, en ont de tout temps fait métier, bien autrement que les Latins, les Grecs et les Orientaux»³¹.

«La nature avait guidé la voix dans la fabrique des mots *nécessaires* [...]. Le langage s'était étendu sur ce premier germe. On avait suivi le chemin tracé; et lorsqu'il avait fallu trouver de nouveaux noms pour des choses peu susceptibles d'être imitées par l'organe vocal, on avait saisi quelque coin de ressemblance entre le nouvel objet et un autre objet déjà nommé que l'organe avait pu peindre: on s'en était servi pour fabriquer le nouveau nom par une approximation ou par une comparaison plus ou moins éloignée, en le dérivant d'un ancien terme déjà reçu. [...] Il fallut étendre cette nouvelle méthode de comparaison aux noms des choses intellectuelles et morales, puisqu'il n'y avait aucun moyen de les rendre sensibles qu'en les ramenant à une première image de quelque objet réel qui eût affecté les sens, et auquel on les assimilait pour en donner une idée»³².

«...le système général de l'appellation des êtres moraux, toujours dérivée des noms déjà donnés aux êtres physiques. Contentons-nous ici, où je ne fais que parcourir rapidement les principes, de joindre quelques autres exemples à ceux que Locke a cités pour marquer encore plus précisément comment les hommes se forgent des termes abstraits sur des idées particulières, et donnent aux êtres moraux des noms tirés des objets physiques. En la langue latine, *calamitas* et

²⁹ *Ibid.*, t. I, p. 26-27.

³⁰ *Ibid.*, t. II, p. 26.

³¹ *Ibid.*, p. 69-70.

³² *Ibid.*, p. 223-224.

aerumna signifient *un malheur, une infortune*. Mais dans son origine le premier a signifié la disette de grains, et le second, la disette de l'argent. *Calamitas a calamis*: grêle, tempête qui rompt les tiges du blé. *Aerumna ab aere*. Nous appelons en français *terre en chaume* une terre qui n'est point ensemencée, qu'on laisse reposer, et dans laquelle, après avoir coupé l'épi, il ne reste plus que le tuyau (*calamus*) attaché à sa racine. Comme une *terre en chaume* est une terre qui se repose, de là vient qu'on a dit *chaumer une fête* pour la célébrer, ne pas travailler ce jour-là, se reposer³³.

«Les termes reçus pour exprimer des sensations extérieures furent transférés à des significations plus abstruses pour exprimer des actions et des notions qui ne tombaient pas sous les sens. C'est l'opinion déjà rapportée [...] du célèbre Locke, le plus grand maître qu'il y ait eu en cette matière; et l'on peut voir la conclusion qu'il en tire pour montrer combien l'examen des mots nous rapprocherait de l'origine de nos premières notions, et des principes de nos connaissances intellectuelles. Il est si vrai que les termes qui n'appartiennent qu'au sentiment de l'âme sont tous tirés des objets corporels, que je ne crois pas qu'il fût possible de citer en aucune langue aucun terme moral dont la racine ne se trouvât physique, lorsqu'il est possible de l'assigner. Comment pourrait-on former l'expression des idées de cette espèce qui n'offre aucune image, si on n'allait les chercher dans la ressemblance indirecte de quelque image physique? Et pour m'expliquer nettement là-dessus, j'appelle *termes physiques* les noms de tous les individus qui existent réellement dans la nature; j'appelle *termes moraux* les noms des choses qui n'ayant pas une existence réelle et sensible dans la nature, n'existent que par l'entendement humain qui en a produit les archétypes ou originaux³⁴.

«C'est sur eux surtout que s'exerce la culture de l'esprit parmi les peuples policés, bien plus encore que sur les êtres physiques, ce qui nous oblige d'introduire dans notre langage, pour nous faire entendre, une grande quantité de termes dont n'ont aucun besoin les peuples sauvages qui ne s'occupent guère de morale, d'abstractions, ni d'existences métaphysiques³⁵.

Comme il est clair à partir des passages cités, de Brosses s'avère, dans ses considérations sur les lois d'évolution de la sémantique et du lexique, un disciple de Locke. L'essentiel, cependant, pour de Brosses, est là encore la mise en évidence du conditionnement matériel de ces lois: les bases matérielles de formation et d'évolution du sens des mots. Par là-même est écartée toute possibilité d'«invention» individuelle en matière de langue, à laquelle avaient si volontiers recours les philosophes idéalistes des XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles tels que Leibniz et Monboddo. Ce n'est ni un faiseur de noms inspiré des dieux ni un mage qui impose les noms aux choses: les mots sont créés par la *collectivité humaine primitive*.

³³ *Ibid.*, p. 89.

³⁴ *Ibid.*, p. 224-225.

³⁵ *Ibid.*, p. 222-223.

«Le premier fond d'une langue est l'ouvrage du peuple et du vulgaire. Il fabrique les termes selon les besoins qu'il en a»³⁶.

À côté des lois générales d'évolution du langage, de Brosses établit l'existence d'étapes générales de l'histoire des langues chez tous les peuples de toutes les contrées de la Terre. Le point initial de cette histoire est l'existence du langage dans la collectivité humaine la plus primitive, et non chez un individu isolé comme le supposait, par exemple, Rousseau:

«Mais ayant à parler en général sur cette matière, j'ai dû présenter pour exemple ce qu'il y avait de plus apparent, non que j'aie prétendu dire absolument pariant, qu'à supposer quatre troupes d'enfants aux quatre confins de la Terre, qui se feraient à elles-mêmes chacune un jargon primitif développé par la nature, les quatre jargons fussent tout à fait pareils sans aucune différence. La nature n'opère pas ainsi, puisqu'il n'y a pas une feuille absolument pareille sur un même arbre; mais ils seraient du moins fort approchants, et formés en vertu des mêmes principes mécaniques. La diversité qu'on y remarquerait naîtrait, non du fond de la méthode pratiquée par la nature, mais du changement par elle produit dans l'organisation qu'elle y employe, selon la différence des climats.

Quoique le cœur de l'homme soit au fond le même dans tous les pays et dans tous les siècles, ayant le même fond de passion et de sentiments naturels, qui y produisent le même fond de vices et de vertus, on voit néanmoins que le tableau de la vie humaine est perpétuellement diversifié. [...]

Même marche, même jeu de la nature (aussi est-ce le même agent) dans le tableau des langages où les dissemblances vont comme les développements. Le principe de différence entre les quatre jargons, qui rendrait un peu dissemblables leurs termes primordiaux, produirait un effet très sensible dans le progrès de chaque langue, à mesure qu'elle se chargerait de dérivations ou d'approximations. De sorte que la diversité peu marquée dans l'enfance des jargons le serait sensiblement dans leur adolescence. Alors chacun des quatre prendrait un air spécifique [...]

«Parmi les sauvages d'Amérique, où chaque nation vit séparée l'une de l'autre par de grands lacs et d'immenses forêts, presque sans aucune entrevue entre elles que pour se surprendre et s'entre-détruire, les langages différents ne paraissent avoir entre eux que peu de rapports, comme si chaque peuple s'en était fait un pour lui-même, primitif et particulier»³⁸.

«Dans les pays sauvages et peu cultivés, les habitations sont rares et distantes les unes des autres. Les nations ayant peu de commerce entre elles vivent, pour ainsi dire, par familles et par colonies séparées, chacune d'elles faisant, à vrai dire, une nation particulière, ayant aussi son langage particulier, qui, quelquefois, n'a presque rien de commun avec celui des voisins. Il y a cependant presque toujours parmi eux un idiome prédominant que tous connaissent, et dont ils se servent en commun quand ils ont besoin de s'entendre. C'est ainsi

³⁶ *Ibid.*, p. 27.

³⁷ *Ibid.*, p. 14-15.

³⁸ *Ibid.*, p. 17.

que nous le voyons parmi les petites nations sauvages de l'Amérique. Il n'y a point de peuple qui n'ait été plus tôt ou plus tard dans le même état où nous avons trouvé les Américains et les Nègres; et il n'y a pas longtemps que notre Europe en est sortie, c'est une vérité de fait, à la preuve de laquelle je ne m'arrête pas. Chacune de ces petites langues est pauvre, et contient peu de mots. Quand la police vient à réunir ces petites colonies en une même nation nombreuse sous des mœurs plus sociables, leurs langages divers se confondent aussi en un seul, ou le plus vulgaire, et par conséquent le plus abondant, prédomine toujours. Alors voilà une langue nouvelle, qui s'est constituée et qui a pris une forme»³⁹.

«L'agrandissement de ce peuple rassemblé dans une société nombreuse, ses conquêtes, ses émigrations, et surtout la suite des siècles, aussi bien que le mélange des nations policées entre elles, portent au loin sa langue, l'altèrent et la divisent dans les différentes contrées en autant de dialectes, qui ne sont toujours que le fond de la même langue, un peu altérée dans les articulations. Ainsi, les petits langages des familles sauvages forment les langues mères des grands peuples, et les langues mères forment les dialectes des nations postérieures»⁴⁰.

«Les émigrations des peuples, les colonies, nombreuses et soutenues, les invasions subites, les conquêtes éloignées sont des causes d'accroissement qui appartiennent plutôt à l'adolescence ou au déclin des langues qu'à l'état de pleine formation dans lequel je les considère. La langue conquérante ou la conquise sont presque toujours encore alors l'une ou l'autre dans un certain état de barbarie. Les invasions sont le fléau des idiomes comme celui des peuples, mais non pas tout à fait dans le même ordre. Le peuple le plus fort prend toujours l'empire, la langue la plus forte le prend aussi, et souvent c'est celle du vaincu qui soumet celle du conquérant. La première espèce de conquête se décide par la force du corps; la seconde par celle de l'esprit. Quand les Romains conquièrent les Gaules, le celtique était barbare; il fut soumis par le latin. Lorsqu'ensuite les Francs y firent leur invasion, le francisque des vainqueurs était barbare, il fut encore subjugué par le latin. Cette collision des langues étouffe la plus faible et blesse la plus forte. Cependant celle qui n'avait guère y acquiert beaucoup, c'est pour elle un accroissement; et celle qui était bien faite se déforme, c'est pour elle un déclin. Ou bien le choc se fait au profit d'un tiers langage qui résulte de cet accouplement, et qui tient de l'un et de l'autre en proportion de ce que chacun des deux a contribué à sa génération»⁴¹.

«Les petites émigrations, telles que les voyages et le commerce étranger, sans produire dans le langage les révolutions subites et marquées, y apportent une variation lente et successive. Des étrangers qui fréquentent ensemble, ayant intérêt de se plier aux usages, aux façons de parler réciproques, en prennent l'habitude, la transmettent et la rapportent. L'échange a lieu pour les mots comme pour toute denrée. L'effet de l'importation mutuelle gagne de proche en

³⁹ *Ibid.*, p. 32-33.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁴¹ *Ibid.*, p. 59-60.

proche, s'étend des particuliers à la nation, et même à la longue de peuple en peuples»⁴².

«Alors, une langue s'accroît de peu à peu par une multitude de termes adoptifs, et s'enrichit, du moins en apparence, en s'appropriant une quantité d'expressions des langues antérieures ou contemporaines, autres que la langue mère immédiate, d'où elle tire ses dérivations habituelles»⁴³.

«Le commerce, les usages, les opinions, sont de grands producteurs de termes. Il en naît de nouveaux avec les modes et les usages. Les uns passent avec les modes, et deviennent surannés comme elles, les autres restent. On en voit naître d'autres avec d'autres usages, avec de nouveaux systèmes d'opinions. Les opinions n'ont pas moins d'influence sur les discours d'un peuple que sur sa conduite: quand elles deviennent populaires, c'est une petite révolution dans le langage comme dans les mœurs. Toute langue passe nécessairement par un état de barbarie pour arriver à sa perfection, et par un état de raffinement pour descendre de la perfection au déclin. L'exercice habituel de l'esprit, la culture des sciences, le désir qu'ont les écrivains agréables de tout mettre en images et de surprendre par leur nouveauté et par leur singularité, en étendant les limites d'une langue, l'amènent à son plus haut point de maturité, où commence celui de la corruption. L'abondance des termes donne un plein essor au caprice du choix. Une foule de verbes deviennent d'une acception si vague et si générale, d'un usage si libre et si illimité, ils se plient à tant de significations écartées de leur signe radical, qu'il est impossible d'en suivre le véritable sens à travers ce labyrinthe d'idées auxquels ils se fléchissent»⁴⁴.

«L'écriture (la langue littéraire) suit les vicissitudes du discours, les fixe, les porte au loin. Les règles anciennes, à force d'être négligées, ne sont plus connues ni suivies. L'habitude courante leur en substitue d'autres qui varient selon les idiotismes particuliers des provinces, où la langue commune commence à se transformer et à se subdiviser en différents dialectes. Dès que le coup est porté jusque sur les terminaisons et sur la syntaxe, c'est le point de la dissolution totale. Il n'y a plus d'identité dans la forme: à force de mutations, la langue originale s'est enfin tout à fait éteinte en se divisant en dialectes; de même que le Rhin, formé du cours de cent moindres rivières dont il avait absorbé les eaux, va perdre au milieu des marais de Hollande son nom et son existence dans le trop grand nombre de canaux où il se partage. C'est alors une langue morte qui ne subsiste plus que dans les écrits, et dont la mémoire ne durera qu'autant que dureront ces monuments, qui ne sont rien moins qu'éternels. Après leur destruction, saura-t-on peut-être seulement si elle a jamais existé? Elle aura cependant encore un grand nombre de descendants sur la surface de la Terre»⁴⁵.

C'est ainsi que de Brosses esquisse les lois générales d'évolution des langues à partir de la succession des étapes historiques de l'évolution de la société, attribuant le conditionnement des formes d'existence du lan-

⁴² *Ibid.*, p. 61-62.

⁴³ *Ibid.*, p. 35.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 72-73.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 75-76.

gage à l'évolution des formations tribales et des formations ethniques plus larges, à l'élévation de la culture matérielle, à la communication entre les peuples, à l'épanouissement et à la décadence des nations.

Bien sûr, fils de son temps, de Brosses donne une certaine acuité politique à ses positions théoriques.

Dans l'opposition que trace de Brosses entre les langues de la société primitive et celle des «peuples civilisés», on trouve cette même «idéali-sation de l'état de nature», liée à une critique acerbe de l'organisation sociale contemporaine, qu'on trouve chez Rousseau puis chez Herder.

«S'il y avait sur la terre un idiome invariable, ce serait celui d'une nation sortie peu à peu de la barbarie, séparée du reste des hommes, uniquement occupée à satisfaire aux premiers besoins de la nature, n'ayant ni écriture, ni livres, et se bornant à l'emploi des mots d'un usage journalier et commun, suffisant à son petit nombre d'idées. Cette nation laborieuse et ignorante pourrait désigner longtemps les mêmes objets par les mêmes voix. Elle aurait beaucoup de noms d'êtres physiques, et très peu de noms d'êtres moraux; car les premiers ne sont que pour le besoin qui ne varie guère, non plus qu'eux; et les seconds sont pour la richesse et le luxe des idées, qui n'a point de bornes. Transformons cette nation sauvage en un peuple où les arts sont en vigueur, où les hommes forment différents ordres, où les uns commandent et les autres obéissent; où les uns ne font rien, et les autres travaillent toujours; où ceux qui ne savent ou ne veulent pas remuer leurs bras, trouvent une ressource glorieuse contre la paresse et contre la faim en remuant leurs idées. Alors, les fainéants dont l'unique occupation est de rêvasser, multiplient à l'infini les expressions pour suffire à l'instabilité de leurs perceptions. À chaque accroissement de la science réelle ou imaginaire, on voit naître de nouveaux mots, de nouvelles locutions. Il en faut pour les métiers, pour les arts, pour les sciences. Mais surtout il en faut une extrême abondance, si la science est du nombre de celles qui s'exercent au-dedans de l'esprit sur des objets qu'il a forgés, et qu'il conçoit lui-même à peine, plutôt que sur des objets extérieurs, si l'art est plutôt d'appareil que de nécessité, telles que l'éloquence et la poésie; car ce sont celles-ci qui font la plus grande dépense en mots; comme il arrive dans les grands états que ceux qui travaillent et servent le moins sont ceux qui consomment le plus»⁴⁶.

«Alors, les noms d'êtres moraux abondent dans le langage, et viennent à passer de bien loin celui des noms d'êtres physiques. La langue est appelée riche; et en effet, les gens riches sont ceux dont la dépense en superflu et en commodités excède de beaucoup celle du nécessaire»⁴⁷.

Tel est, dans ses grandes lignes, la progression du *Traité* de de Brosses. En s'appuyant sur les thèses philosophiques du nominalisme et du sensualisme, ainsi que sur la théorie sociologique de Rousseau, il propose les solutions suivantes des principaux problèmes de la linguistique.

L'origine du langage relève d'une explication matérialiste, et seulement matérialiste, «indépendamment de toute intervention spirituelle de

⁴⁶ *Ibid.*, p. 49-51.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 52.

l'âme humaine», elle est déterminée par les propriétés de l'organisme humain et par les besoins de la société; l'évolution des formes du langage est donnée dans sa matière même, elle commence par quelques «principes les plus simples», par des «embryons» de langage sonore, en allant du simple au complexe, du reflet direct des éléments les plus simples de la réalité à un écart complexe de cette dernière.

Les langues de tous les peuples passent par les mêmes étapes de développement, ce qui fait que les langues des peuples sauvages présentent des formes d'existence qu'ont connues les langues des peuples civilisés. En particulier, les langues-mères (ou proto-langues) de ces dernières se forment à la suite de l'unification d'une série de petits dialectes tribaux, conditionnée par le rapprochement politique et économique de ces tribus. On peut dire que la force motrice d'évolution des langues est le destin historique des peuples qui les parlent.

Dans cette conception du langage, la langue acquiert une importance particulière comme source historique et préhistorique.

«Il n'y a point de meilleure manière de suivre un peuple que de le suivre à la trace de sa langue. [...] C'est par là que l'on parvient à connaître le mieux qu'il est possible l'origine des peuples, leurs mélanges, le progrès de leurs connaissances, la variation de leurs usages, la source de leurs coutumes et de leurs dogmes»⁴⁸.

«On sait assez que rien ne sert davantage à juger de la connexion des peuples que leurs langages. Par exemple, la langue des Abyssins nous fait connaître qu'ils ne sont pas un peuple africain, mais une très ancienne colonie des Arabes qui a traversé le détroit de Bab-el-Mandel. Il y a aussi des langues qui, sans avoir une descendance directe l'une de l'autre, ont une affinité marquée, qui ne peut venir que d'une origine commune, aujourd'hui inconnue ou totalement perdue: tels sont, à ce qu'on dit, l'allemand et le persan. Tous deux, si cela est, descendent de l'ancien scythe que nous ne connaissons plus du tout. On trouverait la preuve de ces affinités dans le vocabulaire parallèle, où ces langues prendraient place, non comme ascendantes, mais comme collatérales.

Par l'usage des noms que les peuples ont imposés aux choses, on reconnaîtra quels sont les usages et autres points relatifs aux mœurs, lois, rites et religion qu'ils ont empruntés les uns des autres. On y verra l'ordre et la marche de l'esprit humain, et un tableau, bien plus singulier qu'on ne se l'imagine, des opinions des hommes et de leur source»⁴⁹.

La science du langage se libère de son caractère étroitement appliqué, elle entre dans le cercle des sciences historiques.

Certes, il ne faut pas surestimer la valeur scientifique du *Traité*. De Brosses était, sous tous rapports, un fils de son époque: sa conception matérialiste de l'origine et de l'évolution du langage porte clairement la marque du biologisme et du mécanisme. Voilà où prennent leur source

⁴⁸ *Ibid.*, t. I, p. 86-87.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 493-494.

les défauts du *Traité*: manque d'attention envers les bases sociales de la genèse du langage, importance exagérée accordée à la physiologie de la parole; absence d'intérêt pour le rapport entre langue et pensée, question que posait déjà Rousseau et qui doit beaucoup aux mérites de Herder; finalement, incompréhension du caractère qualitatif de l'évolution du langage, sa réduction à des changements quantitatifs successifs.

C'est pourquoi, entrant en contradiction avec les justes principes qu'il formule lui-même dans son *Traité* sur l'impossibilité de trouver la «langue primitive» même dans les langues historiquement attestées des «peuples sauvages», de Brosses achève son *Traité* par le projet d'une étude «archéologique» des langues, qui reproduit entièrement toutes les erreurs de l'étymologie traditionnelle du XVIII^{ème} siècle.

Dans ce projet d'«archéologue», de Brosses part de l'idée naïvement antihistorique qu'on peut mettre en évidence dans les langues de tous les peuples un ensemble de mots conservant «une relation physique et nécessaire dans son premier principe, non simplement arbitraire et conventionnelle, telle que nous l'apercevons aujourd'hui, depuis que l'homme, à force d'usage, d'habitude et d'inadvertance, a bâti, détruit, rebâti l'édifice immense et toujours ruineux des langages quelconques, en s'écartant du fondement solide sur lequel il avait été nécessité de poser les premières pierres qui, seules dans toute la construction, restent éternellement stables, sans s'écrouler»⁵⁰.

Selon l'auteur du *Traité*, on peut trouver ces «termes de figure et de signification semblables dans les langues de peuples fort distants les uns des autres, qui ne paraissent avoir jamais eu de communication ensemble». Leur présence s'explique non par l'influence réciproque et le contact de langues historiquement attestées, mais bien par la communauté des processus sur lesquels repose l'histoire des langues [*jazykotvorčestvo*].

«...ils sont tous du genre de ceux que la nature produit d'elle-même, auxquels j'ai, par cette raison, donné l'épithète de *nécessaires*. J'aurais pu les appeler *verba nativa*, mots naturels, pour les distinguer des mots *conventionnels* qui sont en bien plus grand nombre»⁵¹.

Les mots nécessaires de ce type résultent

«d'une manière nécessaire de la constitution mécanique de l'homme; mots qu'il a formés dès le commencement, qu'il formera radicalement les mêmes par tout pays, parce que c'est la nature, et non la volonté réfléchie qui le porte à ce faire. Les interjections et les accents nés du sentiment intérieur en ont formé le premier ordre. Le second est celui des mots enfantins, déterminés par la mobilité plus grande ou moindre de chaque partie de l'instrument vocal, jointe au besoin intérieur ou à la nécessité d'appeler les objets extérieurs. Le troisième est celui du nom des organes même de la voix, de tout ce qui a quelque rapport avec eux

⁵⁰ *Ibid.*, p. 4.

⁵¹ *Ibid.*, p. 250.

ou qui leur ressemble en formation, déterminé par l'inflexion articulée qui résulte de la structure mécanique de l'organe nommé et qui lui est propre. Le quatrième est celui du nom des choses extérieures qui peuvent produire quelque bruit à l'oreille, par le son, le mouvement, ou le frémissement des nerfs, en écoutant, flairant, goûtant, touchant ou raclant; déterminé par un penchant vrai et dicté par la nature à faire comme font les choses que l'on veut désigner; méthode la meilleure de toutes pour les faire promptement reconnaître. Le cinquième ordre qui est une conséquence sourde du précédent, mieux connue par ses effets innombrables que par sa cause, naît de ce que la structure machinale de certains organes les approprie naturellement à nommer certaines classes de choses du même genre; l'inflexion propre à l'organe étant indiquée par la nature pour la caractéristique de cette classe: ce qui vient au fond de ce que les choses contenues dans cette classe ont quelque qualité ou quelque mouvement semblable à celui qui est propre à l'organe. C'est donc la nature qui maîtrise ici; qui dans cette opération préside seule à la fabrique des mots, sur ce seul principe que l'homme est doué de perceptions simples et d'organes vocaux. La combinaison, qui est une opération de l'esprit, n'y a point encore de part. Quand elle y en prendra, elle suivra la route ouverte, formant, par exemple, le verbe, ou l'expression de l'action de la chose, sur le nom déjà formé de la chose; l'adverbe, ou la modalité de cette action, sur le verbe ou sur le nom, etc. Elle mettra quelque variété dans la terminaison du mot toujours répétée dans les mêmes cas, et qui lui servira de caractéristique pour distinguer par classe chaque genre de combinaison: et dès lors voilà le système de dérivation bien établi, ayant toujours sa source première dans les mots nécessaires qu'a fabriqués la nature»⁵².

C'est par l'analyse de ces premières couches du lexique grâce à un «alphabet organique» particulier, symbolisant les points fondamentaux des mouvements articulatoires, que de Brosses s'efforce de reconstituer les «embryons» du langage vocal, dans lesquels «le son, la formation des mots primitivement primitifs est indépendante de toute convention des peuples, et née de la constitution de l'homme»⁵³.

Ces formes simples et élémentaires du langage sonore devaient être très peu nombreuses, étant déterminées par les possibilités articulatoires propres à l'organisme humain. De Brosses est enclin à les réduire à six «principes».

«Arrêtons-nous quant à présent à ce petit nombre de premiers principes, et n'indiquons dans le début que les plus simples et les plus communs. Comme premiers germes généraux du langage humain, ils ont produit les racines d'où sont sortis les mots usités dans le langage. Il n'est pas temps encore d'indiquer par quelles méthodes secondaires et en vertu de quelle force naturelle les mots sont immédiatement sortis de leurs racines pour former l'appareil immense de toutes les langues; car dans le mélange et l'assemblage confus de toutes les branches dérivées, on ne parvient à connaître la cause efficiente et constitutive de l'état actuel de chacune qu'en remontant à sa racine, où l'on découvre com-

⁵² *Ibid.*, p. 261-263.

⁵³ *Ibid.*, p. 209.

ment et pourquoi elle a été formée telle que nous la voyons, comment et pourquoi il arrive si souvent qu'un terme dérivé, pris dans son acception commune et vulgaire, ne participe plus à la nature spéciale de sa racine, que par la forme, et non par le sens; car chaque principe simple du genre de ceux que je me suis contenté d'exposer est devenu la source d'une dérivation fort étendue, où la nature de sa cause première subsiste encore, quoique souvent cachée et difficilement aperçue, à moins qu'on ne soit exercé à cette espèce d'examen. Les premiers germes originaux sont en fort petit nombre, correspondant au petit nombre de leurs causes *potestatives*; mais leur développement est prodigieux. Telle une graine d'orme produit un grand arbre qui, poussant de nouveaux jets de chaque racine, produit à la longue une véritable forêt»⁵⁴.

Il est bien certain que les spéculations «archéologiques» de de Brogues ne font que tenter de donner un fondement nouveau à l'ancienne étymologie «par consonance», déjà suffisamment déconsidérée à son époque⁵⁵.

C'est d'une manière aussi naïvement mécanique et antihistorique que de Brogues présente l'interaction et l'hybridation des langues.

«On peut, affirme-t-il, recouvrer en partie les anciennes langues en décomposant les langues modernes. Voici la méthode que je proposerais pour y parvenir. Que l'on ôte du français, par exemple, tout le grec et le latin qu'y ont apportés les Marseillais et les Romains, tout le saxon ou le teuton qu'y ont apportés les Francs; que l'on ôte du résidu tout ce que l'on reconnaîtra, par la comparaison des langues d'Orient, venir des colonies phéniciennes, il est presque certain que le restant serait le pur celtique des anciens Gaulois»⁵⁶.

En fait, comme on pouvait s'y attendre, les méthodes d'analyse linguistique prônées par de Brogues correspondent au niveau des connaissances de son époque. Ses informations sur les langues se tiennent à un niveau fort médiocre. Par exemple, il partage l'opinion erronée de la majorité des scientifiques de son temps que les «langues orientales» ont toutes une origine commune⁵⁷ et il a tendance à faire remonter toutes les langues européennes au grec ancien⁵⁸.

Et pourtant, malgré toute l'imperfection de son analyse linguistique, malgré son matériau dépassé et souvent erroné, le *Traité sur la formation mécanique des langues* présente un intérêt, non seulement par le rôle qu'il

⁵⁴ *Ibid.*, p. 14-16.

⁵⁵ Du reste, ce n'est qu'au milieu du XIX^{ème} siècle que la tradition de l'étymologie antique a été *définitivement* dépassée.

⁵⁶ De Brogues: *Traité...*, t. I, p. 85.

⁵⁷ Il faut néanmoins souligner que c'est de Brogues qui a le premier rendu populaire dans la science européenne les informations sur le sanskrit.

⁵⁸ Remarquons ici que même Rask n'avait pas totalement abandonné ces vues sur les langues européennes.

a joué dans l'évolution de la linguistique historico-comparative⁵⁹ et de la phonétique⁶⁰, mais encore par la hardiesse et l'échelle avec lesquelles ont été posés les fondements des grands problèmes de la linguistique, lesquelles nous donnent le droit de secouer un siècle et demi de poussière des pages de cet ouvrage remarquable et de lui rendre la place qui lui est due dans l'histoire des théories linguistiques.

(Traduit du russe par Patrick Sériot)

⁵⁹ Le premier dictionnaire comparatif, celui de Pallas, a été conçu en suivant le plan de l'«Archéologue» de de Brosses. La discussion autour de ces «dictionnaires comparatifs» a eu une influence décisive sur le développement de la méthode de comparaison et de catalogage des faits de langue.

⁶⁰ Le projet d'«alphabet organique» de de Brosses anticipe les principes de transcription phonétique.



Charles de Brosses (1709-1777)